

témoins, dans un cabinet demi-obscur; alors la bonne foi était proverbiale; le mercantilisme n'avait pas encore flétri notre cœur, ni souillé notre esprit, ni altéré nos coutumes; la politique n'avait pas encore creusé l'abîme de discordes et de haines qui menacent de nous en rendre de tristes, mais inévitables victimes, avant de nous engloûtir tout à fait.

Pourtant, la Providence a fait pour nous de grandes choses. Afin que nous conservions mieux nos traditions et nos mœurs, elles nous a placés au bout de ce continent, loin du contact des autres nations. Elle a permis que nous nous multiplions aussi rapidement que les Juifs en Egypte et les Francs, au Moyen-âge.

Protégés au Septentrion par les glaces du pôle, aucune attaque n'est possible de ce côté.

Assises dans la grande vallée du St Laurent, nos familles s'y développent, s'emparent du sol, colonisent les terres adjacentes, reculent dans l'intérieur leurs établissements et deviennent, en peu d'années, une grande et forte nation.

Quand nous avons défriché tout le sol disponible, de manière à ce qu'il n'y ait plus de danger que les étrangers viennent s'implanter au cœur de notre province, et comme notre mission est américaine, nos enfants, trop à l'étroit sur la terre paternelle, commencent à s'éloigner; ils se dirigent vers les lointaines contrées de l'ouest et y fondent cette courageuse race métisse, qui y sera plus tard notre point d'appui.

Les troubles de 37 jettent sur la terre de l'exil, au nord du Vermont et de New-York, de nombreux essaims de population, qui s'y établissent en perma-

nence, et y forment déjà de belles et grandes colonies.

Vers 1850, deux autres courants d'émigration laissent de nouveau nos vieux comtés du Bas Canada; l'un se dirige vers nos Cantons de l'Est, où luttant d'énergie, d'intelligence et d'activité avec les Anglo-Saxons qui sont déjà les possesseurs du sol, et à la tête du commerce et de l'industrie, y conquièrent bientôt une position considérable, une prépondérance déjà presque absolue, si surtout nous savions, une bonne fois, nous unir et profiter de notre nombre pour nous faire respecter.

L'autre détachement, plus nombreux encore, poursuivant sa route vers le Sud, pénètre dans la Nouvelle Angleterre. Il y a conquis une grande influence. Pas moins de 350,000 de nos compatriotes y séjournent; ils s'emparent déjà du commerce, de l'industrie, de la propriété et de certaines positions honorifiques.

Dans cinquante ans, en présence de la disparition rapide des familles Yankees, notre fête nationale sera célébrée à Boston, alors probablement le centre du Canada Français.

A ces 350,000 compatriotes de la Nouvelle-Angleterre, si vous joignez les 100,000 de l'Etat de New-York, les 108,000 du Michigan et les 242,000 répandus dans le Sud et l'Ouest des Etats-Unis, vous arrivez à l'énorme population de 800,000 Canadiens-Français, presque tous échelonnés, afin de nous servir de contreforts en Canada, dans les états frontaliers, depuis le Maine jusqu'au Territoire de Washington.

Or, aucune invasion des peuples du nord vers le sud n'a eu lieu, en aucun temps, sans but.

Notre émigration ne s'explique